

Faits de mots et d'images : les grands hommes de la Rome ancienne

Autor(en): **Späth, Thomas**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **5 (1998)**

Heft 1

PDF erstellt am: **27.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-14541>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

FAITS DE MOTS ET D'IMAGES

LES GRANDS HOMMES DE LA ROME ANCIENNE

THOMAS SPÄTH

«La bibliothèque de ma mère épuisée, on eut recours à la portion de celle de son père qui nous était échue. Heureusement, il s'y trouva de bons livres [...]. J'y pris un goût rare et peut-être unique à cet âge. Plutarque surtout devint ma lecture favorite. Le plaisir que je prenais à le relire sans cesse me guérit un peu des romans [...]. Sans cesse occupé de Rome et d'Athènes, vivant pour ainsi dire avec leurs grands hommes, né moi-même citoyen d'une république, et fils d'un père dont l'amour de la patrie était la plus forte passion, je m'en enflammais à son exemple; je me croyais Grec ou Romain; je devenais le personnage dont je lisais la vie: le récit des traits de constance et d'intrépidité qui m'avaient frappé me rendait les yeux étincelants et la voix forte.»¹ Rousseau lut les *Vies des hommes illustres* de Plutarque² dans la traduction de Jacques Amyot, publiée pour la première fois en 1559. C'est dans la version anglaise de cette traduction que Shakespeare puisa les matériaux dont il composa ses *Coriolanus*, *Julius Caesar* et autres *Antony and Cleopatra*. De son temps, le «Citoyen de Genève» était loin d'être le seul lecteur admiratif des biographies de l'auteur grec. Schiller dépeint la culture de ses *brigands* en même temps que leur dédain pour la mesquinerie de leur époque en faisant dire à Karl Moor: «Mir ekelt vor diesem tintenklecksenden Säkulum, wenn ich in meinem Plutarch lese von grossen Menschen.»³ On retrouve la même idée reçue sur la valeur de Plutarque et ses «grands hommes» un siècle plus tard quand Nietzsche, dans ses *Considérations inactuelles*,⁴ oppose cette «grandeur» à la petitesse anti-héroïque de son temps.

Incontestablement, les «grands hommes» influencèrent l'image de l'Antiquité que l'Europe occidentale élaborera à partir du XVIe siècle, et ils déterminèrent ce que l'on tirera de l'étude des textes classiques: des préceptes politiques et moraux. Mais l'histoire de Rome, même à partir du XIXe siècle, alors qu'elle n'est plus réduite à la fonction unique de *magistra vitae*, continuera de s'appuyer sur les récits mettant en scène les «grands hommes». Il est vrai que les historiens n'ont guère eu le choix, puisqu'une majorité des textes et matériaux conservés, et surtout ceux sur la Rome archaïque, focalisent largement leur intérêt sur ces personnages. Depuis l'invention des «sciences» de l'histoire ■ 35

et de la philologie au XIXe siècle, les antiquisants donnent aux contes et historiottes autour des «grands hommes» le statut de sources historiques, appliquant les méthodes critiques pour faire la part de l'ivraie des légendes et du bon grain du «noyau historique». Un tel procédé de purification rationnelle des légendes, censée ouvrir l'accès à l'évidence historique, éveille un doute profond: il présuppose «the idea that we can actually *know something* about earliest Rome; that the histories of the early city written by Romans centuries later are based on <real information> – that is, on documentary evidence still surviving, or at least on earlier historians who had access to evidence that was later lost». Mary Beard pose ainsi la question fondamentale:⁵ est-ce qu'en effet les contes sur les «grands hommes» se construisent à partir d'un «fondement historique» qui correspondrait à notre notion d'historicité? Et les historio-graphes, antiquaires, rhéteurs et biographes qui, à partir du IIIe siècle avant notre ère, écrivirent leurs récits sur les temps anciens, avaient-ils la prétention de construire une histoire dont quelques éléments enfouis dans l'intrigue narrative pourraient nous servir à reconstituer l'histoire selon l'épistémè de notre discours historiographique?

Un projet de recherche réunissant des historiennes et historiens des Universités de Strasbourg, Mulhouse et Bâle⁶ soulève le défi de ces questions. À partir d'un corpus de 15 figures, situées toutes entre le Ve et le IIIe siècles avant notre ère⁷ par la tradition romaine et par l'historiographie moderne, nous nous proposons d'étudier «l'invention des grands hommes de la Rome antique». Le présent article ne prétend pas anticiper sur les résultats d'une recherche qui vient à peine d'être entamée; il vise plutôt une certaine précision des hypothèses de départ et la proposition d'approches dont se «bricoleront» (pour reprendre la judicieuse remarque de Lévi-Strauss) les méthodes du travail de recherche. Ainsi, je soulèverai trois questions: quelles sont les fonctions des pratiques sociales qui actualisent les «grands hommes» et les rendent présents dans le quotidien romain? Ces pratiques seront ensuite situées dans le cadre des recherches théoriques sur la mémoire sociale, ce qui conduira à poser la question du rapport entre les «grands hommes» et l'écriture de l'histoire. Dernière question enfin, quasi absente des nombreuses études sur les *exempla* romains et la construction des héros, et pourtant si évidente: pourquoi les «grands hommes» sont-ils des *hommes* – et que nous enseignent-ils sur le masculin dans la société romaine?

LA PRÉSENCE DES «GRANDS HOMMES» DANS LE QUOTIDIEN ROMAIN

Les «grands hommes» sont incontournables pour le citoyen romain comme pour la citoyenne, pour l'esclave comme pour l'affranchi, ils font partie de leur vie de tous les jours: ce n'est pas dans les livres – objets difficiles à consulter et rares, réservés à la petite élite ayant les moyens d'acheter les rouleaux de papyrus – que les habitants de la ville de Rome rencontrent les héros des temps anciens, ils les *voient* sur les places de la ville et autour des temples, où pullulent, à en croire les témoignages d'auteurs tels que Pline l'Ancien,⁸ les monuments, statues et autres peintures historiques; de même, ils en *entendent* parler dans les discours des orateurs.⁹

REPRÉSENTATIONS VISUELLES

En 338 avant notre ère, le consul C. Maenius fit fixer, à la tribune où les orateurs s'adressaient aux assemblées réunies au forum, les éperons des navires pris à la ville d'Antium, vaincue au cours des campagnes de conquête du pays volsque et de tout le Latium.¹⁰ La tribune trouva ainsi son nom: désormais, c'était des *rostra* que les magistrats haranguaient le peuple. Les éperons n'avaient aucune fonction pratique et leur exposition publique ne trouvait aucune motivation religieuse; Maenius créa donc, selon Tonio Hölscher, l'un des premiers «monuments purs», c'est-à-dire un signe matériel dont le seul objectif était la commémoration d'une victoire militaro-politique de l'histoire contemporaine.¹¹ Pendant les décennies suivantes et au cours du III^e siècle, d'autres monuments rappelant des guerres victorieuses, et souvent constitués de pièces prélevées dans le butin, firent leur apparition sur le forum et devant des temples.¹² Ainsi, les colonnes érigées en l'honneur des valeureux chefs militaires C. Duilius et M. Aemilius Paullus portaient leurs portraits au-dessus des éperons des navires vaincus sous leur commandement.¹³ Au début du III^e siècle, Sp. Carvilius Maximus érigea, au Capitole, une statue monumentale de Jupiter entièrement faite à partir de la refonte de harnais pris aux Samnites et aux pieds de laquelle se trouvait la statue grandeur nature de Carvilius lui-même.

Ces monuments avaient une double vocation: de par le matériau dont ils étaient constitués – une partie du butin de guerre –, ils célébraient l'événement de la victoire, mais ils y associaient toujours plus ou moins directement la célébration de la personne du commandant de l'armée. Ainsi, peu après l'installation des *rostra* par Maenius, une colonne portant sa statue fut érigée en son honneur, et la même distinction fut accordée à Camillus, son collègue pendant leur consulat.¹⁴ Mais à partir de la même époque, la fin du IV^e siècle, le sénat et l'assemblée du peuple commencèrent à accorder l'honneur d'une statue publique ■ 37

à des hommes autres que des chefs militaires. Quatre formes dominaient ces sculptures: la représentation en toge, vêtement distinctif du citoyen romain, la représentation en harnais, les statues équestres ou les colonnes d'honneur. Le monument était donc focalisé sur le personnage même, ce qui amène Hölscher à considérer ces statues comme la base principale de l'art du portrait républicain.¹⁵ Certains aristocrates ou leur famille n'attendirent pas la reconnaissance par les institutions politiques: ils s'assurèrent eux-mêmes une présence constante et publique en érigeant leur statue. Quelques-uns des monuments à la gloire d'une personne et de sa famille se trouvaient associés à un temple et s'approprièrent par métonymie les valeurs représentées par la divinité; M. Claudius Marcellus immortalisa son grand-père, son père et sa propre personne par des statues devant le temple de *Honos* et de *Virtus*,¹⁶ et cet emplacement établit la prétention à un rapport privilégié de la famille des Claudii Marcelli avec ces vertus. Le monument acquit ainsi une nouvelle dimension: il tendit vers la personnification de certaines vertus. Ainsi, à côté des statues de personnes contemporaines, celles de personnages mythiques de l'histoire des origines, choisis pour leurs significations symboliques et exemplaires commencèrent à peupler les places publiques à cette même époque.¹⁷

À côté des monuments de victoire et des statues d'honneur, s'établit un troisième genre de représentation: les tableaux historiques. Ces tableaux – que nous connaissons essentiellement des descriptions, puisqu'il n'y a pratiquement pas d'exemples conservés jusqu'à nos jours¹⁸ – étaient utilisés comme moyen de propagande lors des campagnes électorales, ou simplement comme un média destiné à répandre la renommée d'une famille en exposant l'exploit d'un de ses membres. Ils représentaient soit une scène unique, souvent celle d'un combat victorieux avec, au centre, le commanditaire de l'œuvre, soit la célébration d'une victoire, soit des cartes géographiques indiquant les conquêtes – on peut lire que Tib. Sempronius Gracchus fit exécuter une carte de la Sardaigne qui, à divers endroits, montrait l'image des combats en petits tableaux intégrés à la carte¹⁹ –, soit encore une sorte de «bande dessinée» réunissant diverses scènes d'une campagne militaire.²⁰ Souvent, ces tableaux furent placés, après usage, à l'extérieur ou à l'intérieur de bâtiments publics ou de temples; certaines œuvres à sujet historique furent également exécutées pour les monuments funéraires d'une des grandes familles.

Si ces trois formes de présence de «grands hommes» se trouvaient en effet sur la place publique, le long des rues ou dans les temples, le dernier genre de représentation était situé à cheval entre le dehors des rues et l'intérieur de la maison aristocratique (qu'il ne faut pas confondre avec un quelconque «domaine privé»; la *domus* aristocratique est un lieu politique):²¹ il s'agit des *imagines* des

38 ■ ancêtres, ces portraits en cire conservés dans les armoires installées à cet effet

dans l'*atrium* de la maison de chaque famille. Chacune de ces armoires portait le *titulus* de l'ancêtre, comportant son nom, sa carrière et ses exploits politiques ou militaires. Un ancêtre ne pouvant justifier d'une carrière n'avait pas droit à une *imago*;²² il était donc absent de l'*atrium*, ce lieu où, chaque matin, le patron recevait les clients pour la *salutatio*. À chaque passage chez son patron, le client était confronté aux *tituli* qui lui rappelaient les mérites des ancêtres de son patron et par là, la valeur de la famille à laquelle il était lié.

Les portraits funéraires étaient sortis de leurs armoires lors de certaines fêtes religieuses et surtout lors des funérailles de l'un des membres masculins de la famille. Ils étaient portés par des personnes ressemblant, selon Polybe,²³ «par la taille et l'apparence au mort». Les personnes, qui incarnaient en quelque sorte l'ancêtre portraituré, portaient le vêtement officiel correspondant à la plus haute magistrature qu'il avait obtenue. La procession des ancêtres (*agmen imaginum*) accompagnait ainsi la dépouille mortelle aux *rostra* où l'un des membres de la famille prononçait le discours funèbre. Ce discours présentait d'abord la carrière et les mérites du mort pour ensuite rappeler les exploits des ancêtres concrètement présents, incarnés par le porteur de leur *imago* – autrement dit, le discours était une lecture commentée des *tituli*.

La brève énumération des différentes formes de présence visuelle de personnes individuelles qui, grâce aux pratiques de leur représentation dans l'espace civique de Rome, deviennent des figures figées dans l'espace et le temps, permet de saisir quelques premiers aspects du processus de formation des «grands hommes»:

1. Les chefs militaires victorieux semblent être les premiers individus à recevoir l'honneur d'une représentation sculpturale. Ce que les monuments de victoire – de même que la plupart des tableaux historiques – célébraient, c'étaient alors les valeurs militaires, le courage, la force, l'intelligence stratégique, la sage générosité du vainqueur. Les statues étaient officiellement accordées le plus souvent pour les mêmes mérites, mais également pour des valeurs politiques dans un sens plus restreint: la force conciliatrice d'un consul, la sévérité d'un censeur rétablissant l'honorabilité des sénateurs, l'action patriotique d'un noble face à un aspirant à la tyrannie. De tels exploits étaient commémorés également sur les *tituli* des ancêtres, à côté des titres de magistrature qui, en tant que tels déjà, étaient le signe de l'*honoros* de la figure. La présence visuelle de ces individus se fondait donc dans l'incarnation – ou, plus précisément, dans la *figuration*²⁴ – d'une des vertus qui formaient le système des valeurs aristocratiques, et en retour, les monuments érigés aux hommes figurant idéalement une telle vertu rappelaient constamment et fixaient ce système.

2. Les représentations d'individus dont les représentés eux-mêmes ou leur famille étaient les commanditaires ne se distinguaient ni par la forme ni par leurs

significations – les valeurs attribuées à la figure représentée – des monuments «officiels»; elles ne pouvaient s'en distinguer dans une société aristocratique où l'habitus individuel devait se conformer à un canon normatif commun.²⁵ Toutes les manifestations de la représentation d'individus partaient donc d'un canon de vertus – avant tout civiques – commun et, en retour, célébraient ces vertus en les renforçant. Si l'exposition de tableaux et l'élévation de statues est bien le signe d'une concurrence entre les familles aristocratiques, conséquence de la structure même de cette société organisée par les unités parallèles des *domus*,²⁶ cette concurrence ne concernait nullement le canon des valeurs partagées; la question était de savoir quelle famille pouvait le mieux prétendre à associer telle ou telle vertu à son nom.

3. Dans l'ensemble, les Romains visuellement présents comme «grands hommes» sur les places et dans les rues devaient donc leur «grandeur» à la figuration d'une valeur; le référent de la figure avait peut-être, y compris du vivant de la personne représentée, beaucoup moins d'importance dans la perception des monuments que le signifié abstrait, la vertu civique qui justifiait la présence de la figure. À la même époque, une certaine tendance à la personnification des valeurs apparaissait également dans la fondation de temples dédiés à des divinités telles que *Concordia* (304), *Salus* (302), *Victoria* (294); au cours du III^e siècle suivaient *Spes*, *Fides*, *Libertas*, *Honos* et *Virtus*.²⁷ De telles réalisations étaient un moyen supplémentaire pour les aristocrates de rattacher le nom de leur famille à une des vertus centrales du système de valeurs de la société romaine.

4. À en juger par la représentation visuelle des événements, l'histoire que les monuments retiennent et transmettent aux générations postérieures se compose d'histoires de quelques personnalités, ou, plus précisément, de récits de vertus idéalement figurées par ces personnalités. Le contexte historique n'est que l'arrière-plan – vague et tendant à disparaître, puisqu'il ne se trouve pas représenté et donc pas transmis au même degré que la figure – de la représentation des valeurs civiques qui, elles, sont les vrais objets de cette perspective sur le passé.

REPRÉSENTATIONS RHÉTORIQUES

L'accent mis sur la figuration d'une vertu n'est pas spécifique à la représentation visuelle, elle se retrouve dans l'évocation des «grands hommes» dans les oraisons politiques, judiciaires ou funèbres. Dans les écrits sur la rhétorique, la connaissance de l'histoire figure parmi les compétences indispensables de tout orateur;²⁸ or cette «histoire» est bien loin de notre conception historiographique, elle est un recueil d'anecdotes et sert à fournir l'*exemplum*, «la petite histoire courte qui rappelle un fait passé de la vie d'un grand homme»²⁹ dont

40 ■ L'orateur a besoin pour illustrer son discours. *Illustrer* en effet, car l'*exemplum* a

pour fonction de plaire et de divertir, il est du domaine de l'émotion et capable de «poser devant les yeux» le fait dont l'orateur parle.³⁰ En même temps, il a pour fonction de convaincre et de prouver; Cicéron constate que l'*exemplum* «confirme ou infirme le cas par l'autorité ou le sort d'un homme ou d'une affaire».³¹ Ainsi, il a une qualité double et répond à la demande de l'auditoire d'être séduit par l'orateur: selon Cicéron, «ceux qui écoutent attendent les *exempla* pleins de dignité et d'antiquité, choisis dans la vieille mémoire, dans les monuments et dans les écrits; car ces *exempla* ont d'habitude le plus d'autorité pour la preuve et le plus de charme pour l'oreille».³²

Le lien entre la représentation visuelle des «grands hommes» et l'*exemplum* rhétorique est étroit et mutuel: les lieux des oraisons étaient investis des statues et colonnes d'honneur décrites plus haut, et souvent, les discours se contentaient d'évoquer le nom d'un des «grands hommes»³³ – il faut en conclure que le nom seul tenait lieu de vertu, la vertu illustrée par l'action de la figure racontée dans l'*exemplum*. Le nom est alors comparable à la statue: un seul regard, un seul mot suffit à rappeler la valeur symbolique ou même l'anecdote chez le spectateur ou l'auditeur, et l'on peut supposer que dans la performance de l'orateur, un geste orienté sur l'un des monuments présents devant les spectateurs pouvait facilement accompagner l'énoncé d'un nom de «grand homme».

L'importance des *exempla* dans la rhétorique et dans d'autres domaines des pratiques sociales romaines – l'éducation par exemple, ou les pratiques judiciaires: sans *exemplum* pas de casuistique – montre un aspect déterminant de la construction des «grands hommes». Si la «petite histoire courte» raconte, certes, un événement singulier, «un fait passé de la vie d'un grand homme», il faut, pour qu'elle devienne *exemplum*, que ses significations dépassent la singularité. Le récit *exemplaire* du fait singulier arrache celui-ci de la contingence du «cours de l'Histoire», et il le fait en lui attribuant une valeur morale – l'une de ces valeurs civiques qui sont le critère, nous l'avons vu plus haut, de la représentation visuelle d'une personne. L'*exemplum* propose alors des significations à la fois singulières et générales. La figure du «grand homme» ne comporte de traits individuels que ceux indispensables à la cohérence du récit en tant que texte narratif, mais sa vocation reste de «mettre devant les yeux» de l'auditoire l'une des valeurs civiques déterminant la société romaine.³⁴

«MYTHIFICATION DU PRÉSENT»

La réflexion sur la présence d'images et de mots qui forment les «grands hommes» mène au constat d'un processus de figuration que Hölscher décrit comme «mythification du présent».³⁵ Hölscher observe une «actualisation des mythes» dans l'Athènes du Ve siècle où les récits héroïques de la société oligarchique furent transformés par «une couche de sens secondaires» qui les ■ 41

rendit commensurables aux structures démocratiques commençant à déterminer la collectivité; à Rome, un processus identique se déroulait à partir de la seconde moitié du IV^e siècle, après la fin des conflits entre les ordres et au cours de l'expansion du pouvoir romain.³⁶ Les traits essentiels de ce processus sont 1° l'accentuation de significations idéelles et exemplaires *partielles* au détriment de l'ensemble narratif du récit mythique; 2° le rapport réciproque entre le mythe et l'actualité du présent: «le mythe fournit l'autorité, le présent les contenus idéologiques»; 3° la recomposition de mythes selon des critères idéologiques indépendamment de leur cohérence narrative; 4° l'extrapolation de jugements sur le présent dans le mythe qui recouvre alors la fonction d'exemplarité pour le présent et procure, en retour, une grandeur mythique à l'histoire contemporaine. Ces traits déterminent la «mythification du présent»: la réduction des personnes et des événements à des figures-types et des modèles d'action simplifiés.³⁷

Les quelques aspects de la construction visuelle et rhétorique des «grands hommes» que nous venons d'esquisser indiquent que ce processus correspond très clairement à une réduction de personnes historiques à des figures. À Rome – rappelons-le puisqu'à force de ne parler que des «grands hommes» on risque d'oublier cette spécificité en la considérant comme un fait banal –, les personnes historiques soumises à ce processus de figuration sont exclusivement masculines. L'interrogation sur les «grands hommes» nous renvoie alors aux dimensions sociales (et plus spécifiquement à l'impact sur la définition sociale des sexes) du mythe en tant qu'«histoire que l'on se raconte afin de s'orienter par rapport à soi-même et par rapport au monde, une vérité d'un ordre supérieur, qui non seulement est incontestable, mais qui en plus se présente comme exigence normative et force formatrice».³⁸ Pour Jan Assmann, de telles histoires sont la manifestation de la remémoration du passé qui est un «acte de sémiotisation»: la mémoire ne retient qu'un passé qui signifie, et cette transformation du passé en des histoires investies de significations est la fonction de la mémoire sociale.

«GRANDS HOMMES», MÉMOIRE SOCIALE – ET ÉCRITURE DE L'HISTOIRE

Dans leur conceptualisation de la «mémoire collective», Aleida et Jan Assmann développent les thèses de Maurice Halbwachs³⁹ sur les «cadres sociaux de la mémoire», et distinguent deux modes, deux fonctions du souvenir: la «mémoire culturelle» et la «mémoire communicationnelle». La «mémoire communicationnelle» est un «souvenir biographique» dont l'horizon temporel comprend le passé des 80 ou 100 dernières années.⁴⁰ Au-delà de ce passé récent, s'ouvre

42 ■ l'espace de la «mémoire culturelle», celle du «souvenir fondateur» du temps des

origines.⁴¹ C'est sur ce second mode du souvenir qu'Aleida et Jan Assmann mettent l'accent de leur réflexion théorique.⁴²

Certains aspects de leur théorie sur la «mémoire culturelle» seront très utiles pour saisir les pratiques et analyser les concepts du masculin, qui déterminent la construction des «grands hommes» à Rome et sont formés par elle. Cependant, la dichotomie entre la «mémoire communicationnelle» et la «mémoire culturelle» – accentuée par Aleida Assmann dans son opposition entre *Lebenswelt* et *monument*⁴³ – paraît se fonder sur le paradigme structuraliste de la distinction entre «système» et «acte individuel» de mise en pratique du système: elle nous ramène à Saussure, à sa distinction *langue/parole* et à son choix d'écarter cette dernière qualifiée d'«accessoire», d'«accidentelle» et donc d'«inconnaisable».⁴⁴ Or en linguistique, cette approche montra ses limites: elle ne pouvait saisir le système que comme entité fixe et n'était à même d'expliquer ni ses transformations, ni le fonctionnement de son actualisation dans les pratiques sociales de la communication. Une conception dichotomisée de mémoire soulève exactement les mêmes problèmes. La linguistique trouvait sa réponse dans l'évolution vers le post-structuralisme qui permit non seulement d'élargir l'objet de la recherche au-delà de la phrase pour devenir une linguistique du texte, mais également de situer le texte dans le contexte de son actualisation en développant les approches théoriques de l'énonciation et de la pragmatique. La réflexion critique sur la conceptualisation de la «mémoire communicationnelle» et de la «mémoire culturelle» devrait se développer dans une direction voisine.

ASPECTS DIACHRONIQUES ET PRAGMATIQUES

Pour que la recherche sur les «grands hommes» aboutisse à une connaissance historique approfondie de la société romaine et de sa définition du masculin, elle doit se tourner vers l'analyse du *processus social* de la construction des «grands hommes». Afin de saisir ce processus, les deux questions de l'*évolution diachronique* des figures et de l'*actualisation et de son contexte* me semblent essentielles:

L'aspect diachronique est indispensable à une étude des «grands hommes», puisque la «mémoire culturelle» romaine n'est pas un ensemble constitué une fois pour toutes, contrairement à ce que prétend Hölkeskamp dans ses «réflexions sur la mémoire collective de l'aristocratie sénatoriale».⁴⁵ Malgré l'étonnante et incontestable stabilité du système des valeurs de la société romaine, ces valeurs restent des signifiants dont les signifiés s'adaptent aux évolutions sociales et politiques; Hölscher rend compte, nous l'avons vu, non seulement de la formation de ces valeurs, mais également de leur transformation, et cette démonstration confirme ce que Marshall Sahlins constate dans son analyse du rapport entre le système symbolique et son actualisation dans les pratiques sociales: toute mise ■ 43

en pratique est déterminée par le système, mais en retour, toute mise en pratique défie la stabilité du système et le transforme.⁴⁶ De la même manière, dans le cadre d'une recherche sur les valeurs du masculin que les «grands hommes» figurent, sur les évolutions de la définition sociale des sexes et plus généralement sur les fonctions des «grands hommes» à l'intérieur de la société romaine, l'analyse de leur construction doit porter sur le moment de la formation des figures *et* sur les moments de leur transformation; les études synchroniques de ces différents moments devront s'enchaîner pour permettre une réponse à la question de l'évolution des figures dans la diachronie.

Quant à l'actualisation des «grands hommes» dans la société romaine, la comparaison avec d'autres cultures laisse apparaître une particularité romaine dans la fonction sociale de la «mémoire culturelle». Les «grands hommes» ne forment pas, à Rome, un domaine réservé à un groupe exclusif de spécialistes qui cultivent cette mémoire dans des rituels sacrés;⁴⁷ en tant qu'élément de la «mémoire culturelle» *romaine*,⁴⁸ ils s'inscrivent plutôt, par la présence visuelle et verbale des figures, dans un quotidien banal. Au III^e siècle avant notre ère, des chefs militaires romains commandent à des poètes des épopées célébrant leurs victoires,⁴⁹ des aristocrates, depuis la fin du IV^e siècle, se font ériger des statues et peindre des tableaux célébrant leurs exploits d'hommes politiques et militaires; à travers de tels phénomènes, nous touchons les instants de la formation d'une «mémoire culturelle» qui, un ou deux siècles plus tard, sera répandue au moyen des recueils d'*exempla* ou sous une forme visuelle, présentant les figures des valeurs masculines. Les «grands hommes» entrent ainsi dans le savoir élémentaire de tout orateur et de tout élève de rhétorique⁵⁰ – et l'on peut raisonnablement supposer que par ce biais, ainsi que par la présence des sculptures et tableaux, ils apparaissaient dans les conversations des soirées mondaines et dans les discussions entre citoyens. La construction de monuments – cet «aspect de la culture qui se met en scène et se présente au monde contemporain et postérieur»⁵¹ – paraît si profondément ancrée dans les pratiques sociales quotidiennes qu'il est difficile de découvrir une quelconque distance entre le monument et la *Lebenswelt*. Cette intrication des niveaux «culturel» et «communicationnel» de la mémoire peut alors se constituer en corpus pour une recherche sur le processus de l'élaboration d'une «mémoire culturelle» dans et par les pratiques sociales de la «mémoire communicationnelle». Ce corpus demandera l'élaboration d'une analyse de la situation d'énonciation:⁵² l'étude du locuteur, de l'allocutaire et des contextes respectifs dans lesquels se situe l'énoncé – l'actualisation de la figure du «grand homme» – rendra observable les rapports complexes et réciproques entre les deux niveaux.

MÉMOIRE SOCIALE: REFORMULATIONS

Ces réflexions demandent à dépasser une définition de la «mémoire collective» par la structuration en «mémoire communicationnelle» et «mémoire culturelle». Je propose de remplacer la notion même de «mémoire collective» par celle de *mémoire sociale*. Marc Bloch déjà, dans son compte rendu du premier des deux ouvrages de Maurice Halbwachs consacrés à la mémoire,⁵³ pointe l'imprécision conceptuelle: ajouter l'adjectif «collectif» à des phénomènes et concepts de la psychologie individuelle ne suffit pas à en former des faits sociaux. Certes, la simple substitution d'un adjectif ne suffit pas non plus à atteindre la précision conceptuelle recherchée; en revanche, la constitution de la mémoire sociale en objet de recherche permet une reformulation à plusieurs niveaux:

1. La *mémoire sociale* tient compte de la diversité des mémoires de groupes dont une société se compose, contrairement à la suggestion de conformité unitaire connotée dans la notion de «mémoire collective».⁵⁴ Ainsi, la recherche s'intéressera autant au discours dominant de l'aristocratie romaine – le seul qui nous soit accessible – qui se forme dans les récits sur les valeurs masculines des «grands hommes», qu'aux traces de discours dominés, qui s'y inscrivent et qui témoignent d'une diversité de concepts du masculin ou du féminin, ou de valeurs sociales de groupes non-aristocratiques.

2. La conception sociale de la mémoire considère le processus social de son élaboration et donc la formation de la mémoire dans et pour le présent d'une société; ainsi, elle reprend entièrement à son compte le principe de la «reconstructivité» de toute mémoire, avancé par Aleida et Jan Assmann:⁵⁵ le passé n'est jamais «gardé en mémoire» tel qu'il fut, mais la mémoire l'organise et le reconstruit selon le cadre de référence du présent, et selon les transformations de ce cadre.

3. En s'appuyant sur les concepts proposés par Aleida et Jan Assmann, la définition de la mémoire sociale distingue le souvenir du passé récent de celui du passé lointain et «absolu»; toutefois, le passé retenu dans la mémoire sociale semble dépouillé de son caractère de passé: au lieu de l'observer à distance, la mémoire le transpose dans un temps d'un autre ordre que la notion de *temps sublime* désignera avec plus de précision, un temps qui se rapproche du présent. Ainsi, au lieu de postuler une opposition, la *mémoire sociale* conçoit le passé récent et le passé sublime comme deux temporalités parallèles dont les relations se caractérisent par une interpénétration.

4. La *mémoire sociale* s'affirme comme concept théorique: elle reconnaît qu'une mémoire ne peut *exister* que dans l'individu. Ce constat n'implique pas, bien sûr, que l'individu puisse se concevoir en dehors de son contexte social,⁵⁶ mais il suppose une exigence méthodologique: l'étude des modalités de la construction de la mémoire sociale doit se fonder sur l'observation de la construction de la mémoire individuelle.

James Fentress et Chris Wickham procèdent ainsi dans leurs réflexions théoriques sur la *mémoire sociale*,⁵⁷ dont un seul aspect retiendra ici mon attention. Les deux auteurs constatent en effet que la mémoire individuelle retient des images et des événements en leur attribuant une signification: «memory», affirment-ils, «is an active search for meaning».⁵⁸ Le processus de formation de la mémoire revient donc à une conceptualisation, à une simplification de l'image ou de l'événement. Un tel travail d'abstraction s'observe à travers les images, les événements et leurs acteurs: la mémoire narrative se crée des images conceptuelles enchaînées dans la trame simple d'une histoire qui sert d'«aide-mémoire».⁵⁹ Cependant, le degré de conceptualisation varie selon la présence d'objets en rapport avec la mémoire dans l'environnement de l'individu: la mémoire est très peu conceptualisée dans un contexte matériel où *se souvenir* revient à *reconnaître*. Plus cet environnement disparaît, plus la mémoire doit se rendre indépendante du contexte pour acquérir une stabilité; c'est ainsi que la conceptualisation prend sa fonction de décontextualisation pour permettre à la mémoire de retenir les images conceptualisées malgré les transformations de l'environnement extérieur.⁶⁰

La mémoire sociale se distingue de la mémoire individuelle par le fait qu'elle doit faire sens pour un groupe entier et être transmissible. Par conséquent, les images de la mémoire sociale sont conceptualisées à un degré supérieur à celui des images de toute mémoire individuelle. Nécessairement donc, la mémoire sociale se compose de concepts sans contexte: cela explique que les «grands hommes» de la mémoire sociale romaine ne soient pas des êtres en chair et en os, mais des figurations de valeurs civiques et masculines. Ils ne sont retenus dans la mémoire sociale que décontextualisés, comme significations abstraites dégagées de leur contingence historique: l'acteur qui fait l'histoire devient «grand homme» au prix de la perte de son historicité, il sort du temps historique (au sens actuel du terme) pour entrer, comme figure, dans le temps sublime de l'*exemplum*. En tant que figure, le «grand homme» est alors à la disponibilité du travail de la tradition qui l'actualise et transforme ses significations selon l'évolution des pratiques et structures culturelles et selon les besoins de ceux – un sénateur qui parle au nom de la *res publica* ou un aristocrate qui cultive le prestige de son groupe familial – qui utilisent l'*exemplum*. Or ni les transformations des significations de la figure, ni son haut degré de conceptualisation ne privent le «grand homme» de sa véracité: bien que la mémoire sociale l'ait sorti de son contexte historique et ne puisse établir un quelconque lien avec une réalité passée, tout groupe social tient pour certain qu'il réfère – puisqu'il fait partie de la tradition préservée dans la mémoire – à une histoire vraie.⁶¹

«GRANDS HOMMES» ET HISTOIRE

Si cette conclusion conteste aux histoires des «grands hommes» leur qualité de sources d'une histoire factuelle, elle ne leur enlève pas pour autant toute valeur informative pour la recherche historique: les «grands hommes» de la mémoire sociale romaine nous renseignent tout simplement sur autre chose que les *faits* passés. Leur analyse ouvre trois champs de recherche: la question des éléments déterminant l'identité des groupes dont se constitue la société romaine (3), celle de son rapport au temps et au passé (2), et la question de la définition de ce que la société romaine, à différentes époques, considère comme son histoire (1).⁶² Par rapport à ces trois questions, les réflexions théoriques présentées ici conduisent aux hypothèses suivantes:⁶³

1. L'histoire, à Rome, est loin d'être le produit d'une recherche sur les évolutions sociales et les causalités structurelles, elle est loin d'être le produit d'une recherche tout court, elle se rapproche plutôt très étroitement de la mémoire sociale. Dans l'historiographie romaine, la représentation du réel – des événements, des acteurs de l'histoire – est déterminée et récupérée par le message moral et normatif (dont l'un des fondements est la définition social du masculin): «tout événement historique est perçu selon les critères d'un système de valeurs générales et abstraites».⁶⁴ Un événement de la réalité est constitué en fait historique si l'on peut lui attribuer la signification de figurer une de ces valeurs.

2. L'historiographie romaine s'intéresse donc peu aux péripéties dont l'historiographie grecque fait l'élément structurant du récit, mais elle préfère présenter le passé sous la forme statique d'états idéaux ou bien d'acteurs de l'histoire qui ne se distinguent pas par des actions innovatrices, mais par l'exceptionnelle interprétation d'un rôle déterminé par l'une des valeurs civiques.⁶⁵ Le temps de l'histoire correspond ainsi, à Rome, au passé de la mémoire sociale, le temps sublime de l'*exemplum*.

3. L'ensemble des représentations du passé, de ces «mises en scène de valeurs morales exécutées par des figures artificielles»,⁶⁶ forma ce système de valeurs que les Romains désignèrent par la notion de *mos maiorum*, les «mœurs des ancêtres»; la cohérence de cet ensemble de normes sociales fut garantie par le fait qu'il n'y avait pas de conflits autour de ce système de valeurs: si, à partir de la fin du IV^e siècle, des particuliers se mirent en scène en tant que figuration d'une des valeurs civiques, ils entrèrent en concurrence avec d'autres pour la meilleure réalisation de cette idée directrice et non pas pour défendre une idée que d'autres auraient contestée.⁶⁷ Ainsi, le passé se transforme, à Rome, en une série de figurations des normes sociales; les fonctions de l'histoire et de la mémoire sociale se confondent dans l'exemplarité des figures masculines qui illustrent et renforcent les valeurs civiques dans lesquelles les citoyens romains se reconnaissent.

LES «GRANDS HOMMES» SONT-ILS DES HOMMES?

La réponse apparemment évidente à la question soulevée en guise de conclusion est doublement négative: ni pour la recherche, ni pour les textes anciens, les «grands hommes» ne sont des êtres masculins. Cette réponse superficielle ne peut satisfaire.

Dans leurs études sur les «grands hommes», les historiennes et historiens ne se prononcèrent jamais, autant que je puisse en juger, sur la question de savoir pourquoi des *exempla* de «grandes femmes» ne complètent pas ceux des «grands hommes»; comme en effet les figures féminines, pour ne pas être complètement absentes, sont extrêmement rares dans les recueils d'*exempla* et sur les places publiques à Rome,⁶⁸ la différence des sexes ne s'impose pas comme critère de recherche et les antiquisants traitent les «grands hommes» comme tous les Romains acteurs de l'histoire factuelle: ils sont des êtres a-sexués.

Cependant, l'absence de la thématisation du masculin des «grands hommes» n'est pas uniquement due aux œillères d'un discours historiographique actuellement encore dominant dans le domaine de l'histoire ancienne. La seconde raison à cette réponse négative est simplement que les «grands hommes» – nous venons de développer cette thèse dans la deuxième partie de ce texte – ne sont pas des hommes mais des abstractions. Une recherche sur la réalité quotidienne d'une vie masculine à Rome se gardera d'utiliser ces figures comme source historique. En revanche, les «grands hommes», dans leur figuration des valeurs sociales, présentent le catalogue des normes qui déterminent le discours romain du masculin – si l'analyse des représentations visuelles et verbales de ces figures, dans les transformations de leur actualisation au cours de l'évolution de la société romaine, n'aboutit pas à l'image de «l'homme romain», elle permettra néanmoins de saisir quelques aspects importants de la condition masculine à diverses époques de l'histoire sociale romaine.

Les premières approches de l'étude des «grands hommes» indiquent très clairement que les valeurs qu'ils figurent sont avant tout des valeurs civiques. Ce premier résultat confirme ce que les rares publications sur le masculin postulent:⁶⁹ l'homme romain est socialement défini par la figure du *pater familias* qui se construit à travers ses fonctions politiques de citoyen. Ce sont ces *patres* du passé qui figurent dans les *exempla*, et c'est à ceux du présent que les *exempla* des «grands hommes» s'adressent. Mais ne s'adressent-ils qu'à eux? Les valeurs figurées dans les *exempla*, les valeurs du masculin, prétendent-elles ne s'imposer qu'aux hommes citoyens, ne concernent-elles ni les femmes ni la grande masse de ceux que le système politique romain exclut de la participation à la *res publica*? L'étude de l'aspect pragmatique de l'actualisation

48 ■ des «grands hommes» précisera notre connaissance du public auquel s'adressent

les *exempla*, et pourra contribuer à répondre à ces questions centrales concernant la définition sociale de la différence des sexes à Rome.⁷⁰

Notes

- 1 Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, Paris 1973, 37 s. L'auteur parle ici des lectures qu'il fit à l'âge de huit ans. Cf. également le passage de la «Quatrième promenade» (*Les rêveries du promeneur solitaire*, Paris 1972, 73) où Rousseau, dans les années précédant sa mort, fait mention de Plutarque comme figurant parmi «le petit nombre de livres que je lis quelquefois encore»: «c'est presque le seul auteur que je n'ai jamais lu sans en tirer quelque fruit.» (Je remercie Martin Stohler d'avoir attiré mon attention sur ces passages).
- 2 Ce recueil monumental de biographies dont le titre, plus exactement, devrait se traduire par *Vies parallèles*, écrit au début du II^e siècle de notre ère, comprend vingt-deux paires de biographies dont chacune présente parallèlement un «grand homme» grec et un «grand homme» romain. Sur Plutarque et son œuvre biographique en général, cf. les diverses contributions in *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt (ANRW)* II, 33.6 (1992) ainsi que, parmi les publications récentes, Barbara Scardigli (éd.), *Essays on Plutarch's Lives*, Oxford 1995, Françoise Frazier, *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, Paris 1996, et Judith Mossmann (éd.), *Plutarch and His Intellectual World*, London 1997. Toujours à la fois amusant et utile, à lire comme brève introduction à «la vie et l'œuvre», reste le petit texte d'Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff, «Plutarch als Biograph», in idem, *Reden und Vorträge*, t. 2, Berlin 1924, 247–279.
- 3 Friedrich Schiller, *Die Räuber*, 1^{er} acte, scène 2: «Que me dégoûte ce siècle jacassier quand, en lisant mon Plutarque, je rencontre les grands hommes» (ici et par la suite, c'est moi qui traduis).
- 4 Friedrich Nietzsche, «Unzeitgemässe Betrachtungen. Zweites Stück: Vom Nutzen und Nachtheil der Historie für das Leben», in idem, *Sämtliche Werke. Kritische Studienausgabe in 15 Bänden*, t. 1, München 1980, 295: «Sättigt eure Seelen an Plutarch und wagt es, an euch selbst zu glauben, indem ihr an seine Helden glaubt. Mit einem Hundert solcher unmodern erzogener, d. h. reif gewordener und an das Heroische gewöhnter Menschen ist jetzt die ganze lärmende Afterbildung dieser Zeit zum ewigen Schweigen zu bringen.» Cf. Heinz Gerd Ingenkamp, «Der Höhepunkt der deutschen Plutarchrezeption: Plutarch bei Nietzsche», *Illinois Classical Studies* 13.2 (1988), 505–529.
- 5 Mary Beard, «Who wanted Remus dead? The strange fratricidal myth of the foundation of Rome», *Times Literary Supplement*, 12 avril 1996, 3 s.
- 6 Il s'agit d'un programme de recherche du GRHR (*Groupe de Recherche d'Histoire Romaine*, URA 988 du CNRS) auquel collabore le *Seminar für Alte Geschichte* de l'Université de Bâle. Le programme, lancé en automne 1996, est dirigé par Marianne Coudry (Université de Haute-Alsace, Mulhouse).
- 7 Le choix porte sur les «grands hommes» les plus connus: Coriolan (le patricien exilé par la plèbe, traître car ayant conduit une armée volsque contre Rome, événements situés par la légende dans les premières décennies du Ve s.), Camille (le vainqueur contre les Gaulois après leur mise à sac de Rome, dans les années 380), les «aspirants à la tyrannie» (Sp. Cassius Vecellinus, début du Ve s., Sp. Maelius, seconde moitié du Ve s., M. Manlius Capitolinus, début du IV^e s.), deux *homines novi* (M'. Curius Dentatus, C. Fabricius Luscinus, tous les deux situés au début du III^e s.), des figures de l'époque des guerres samnites (toutes donc situées dans les décennies précédant et suivant le tournant du IV^e au III^e siècle: Appius Claudius Caecus, C. Papirius Cursor, Q. Fabius Rullianus Maximus, les Publii Decii Mures grand-père, père et fils), M. Atilius Regulus et C. Duilius (deux généraux romains pendant la première guerre punique, milieu du III^e s.).

- 8 Cf. Pline, *naturalis historiae* 34.15–32, qui énumère un grand nombre de statues et mentionne (34.30) que P. Cornelius Scipio et M. Popilius procédèrent, pendant l'année de leur censure (158 av. J.-C.), à un grand nettoyage du forum, en faisant enlever toutes les statues qui n'avaient pas été érigées sur la base d'une décision du sénat ou du peuple.
- 9 W. Martin Bloomer, *Valerius Maximus & the Rhetoric of the New Nobility*, Chapel Hill & London 1992 (cité dorénavant Bloomer, *Rhetoric*), 1, note 2, considère l'art du discours comme un spectacle et le compare, pour le Ier siècle de notre ère, aux concerts de nos temps: «The closest analogy to declamation is the modern concert, widely attended and with its own coterie of experts and a certain snob appeal.» Pour une présentation succincte de la présence concrète des «grands hommes» dans la ville de Rome cf. Karl-Joachim Hölkeskamp, «*Exempla und mos maiorum*. Überlegungen zum kollektiven Gedächtnis der Nobilität», in Hans-Joachim Gehrke, Astrid Möller (éd.), *Vergangenheit und Lebenswelt. Soziale Kommunikation, Traditionsbildung und historisches Bewusstsein*, Tübingen 1996, 301–338 (cité dorénavant Hölkeskamp, «*Exempla*»), 305–312, 320–326 (les notes présentent l'essentiel de la bibliographie).
- 10 Tite-Live 8.14.12, Pline, *naturalis historiae* 34.20, Florus 1.5.10.
- 11 Tonio Hölscher, «Die Anfänge römischer Repräsentationskunst», *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts (Römische Abteilung)* 85 (1978), 315–357, sur Maenius et les *rostra* 318 s. [repris dans T. Hölscher, *Monumenti statali e pubblico*, Rome 1994, chapitre 1] (cité dorénavant Hölscher, «Anfänge»). Hölscher désigne les *rostra* par l'expression «reines Denkmal».
- 12 Pour la documentation sur l'ensemble de ces monuments de victoires et de butins, cf. E. Rawson, «The Antiquarian Tradition: Spoils and Representations of Foreign Armour», in eadem, *Roman Culture and Society. Collected Papers*, Oxford 1991, 582–598, et Hölscher, «Anfänge», 318–324.
- 13 Cf. Hölkeskamp, «*Exempla*», 306 et note 21 pour les sources et la bibliographie.
- 14 Sur les questions de la datation et de la forme de ces monuments, cf. Hölscher, «Anfänge», 338. Hölkeskamp, «*Exempla*», 306 et note 22 indique les sources et la bibliographie.
- 15 Il s'oppose donc à l'opinion selon laquelle l'art du portrait se serait fondé sur les *imagines* des ancêtres, expression d'une culture romaine autochtone, tandis que les statues individuelles seraient la reprise d'une tradition grecque, cf. Hölscher, «Anfänge», 325 s.
- 16 Milieu du IIe siècle, cf. Hölscher, «Anfänge», 341; pour les statues centrées sur des personnes, érigées sur décisions du sénat ou de l'assemblée ou encore à la propre initiative des représentés, cf. 324–344.
- 17 Cf. les sources citées par Hölkeskamp, «*Exempla*», 306, note 20. Hölscher, «Anfänge», défend pp. 228–237 la datation tardive (tourant du IVe/IIIe siècles) des statues réputées «les plus anciennes», et notamment du groupe des sept rois et de Brutus du Capitole.
- 18 Mais cf. pour le tombeau sur l'Esquilin Tonio Hölscher, «Römische Nobiles und hellenistische Herrscher», in *Akten des XIII. Internationalen Kongresses für klassische Archäologie (Berlin 1988)*, Mainz 1990, 73–84, sur le tombeau p. 77 s. Je remercie J. von Ungern-Sternberg pour cette indication. Cf. également les remarques de Dieter Timpe («*Memoria und Geschichtsschreibung bei den Römern*», in Hans-Joachim Gehrke, Astrid Möller (éd.), *Vergangenheit und Lebenswelt. Soziale Kommunikation, Traditionsbildung und historisches Bewusstsein*, Tübingen 1996, 277–295; cité dorénavant Timpe, «*Memoria*»), sur la *tomba François* (p. 284).
- 19 Tite-Live 41.28.8–10; cf. G. Zinserling, «Studien zu den Historiendarstellungen der römischen Republik», *Wiss. Zs. der Friedrich-Schiller-Universität Jena* 9 (1959–1960), 403–448, 408 s. – étude fondamentale sur la question des tableaux historiques; voir aussi M. Torelli, *Typology and Structure of the Roman Historical Reliefs*, Ann Arbor 1982.
- 20 La fameuse colonne de Trajan représentant sa campagne contre les Daces se situe donc dans une tradition séculaire; cf. l'analyse qu'en propose Tonio Hölscher, «Die Geschichtsauffassung in der römischen Repräsentationskunst», *Jahrbuch des Deutschen Archäologischen*

- Instituts* 95 (1980), 265–321 (cité dorénavant Hölscher, «Geschichtsauffassung»), 290–297. Pour la question pragmatique de la réception de la colonne de Trajan chez les spectateurs, cf. Paul Veyne, «Propagande expression roi, image idole oracle», *L'Homme* 114 (1990), 7–26, surtout les pages 13–17. Mais voir en réponse à Veyne S. Settis, «La colonne trajane: l'empereur et son public», *Revue Archéologique* (1991), 189–198.
- 21 Egon Flaig, «Die *Pompa Funeris*. Adlige Konkurrenz und annalistische Erinnerung in der Römischen Republik», in Otto Gerhard Oexle (éd.), *Memoria als Kultur*, Göttingen 1995, 115–148 [cité dorénavant Flaig, «Pompa»], ici 119) désigne l'*atrium*, lieu de réception de la clientèle, comme lieu public. J'explique ailleurs pourquoi l'usage même de la dichotomie public-privé me semble problématique concernant la société romaine, cf. Thomas Späth, *Männlichkeit und Weiblichkeit bei Tacitus. Zur Konstruktion der Geschlechter in der römischen Kaiserzeit*, Frankfurt/M. 1994, 329–339 (cité dorénavant Späth, *Männlichkeit*).
- 22 Cf. Flaig, «Pompa», 121 et les notes 15 et 16 pour une discussion plus approfondie et la bibliographie sur la question du *ius imaginis*.
- 23 Le fameux passage Polybe 6.53.1–54.3 est généralement cité comme la description la plus complète de la *pompa funebris*.
- 24 Le terme d'*incarnation* ne désignant précisément que la transfiguration d'une valeur abstraite en un être en chair et en os, il doit être remplacé par celui de *personnification* puisque le processus d'attribution d'une vertu se réalise dans le récit sur leur personne transformée par la narration en personnage. Le processus réduisant le signifié d'un personnage à une vertu résulte de la création d'une *figure* qui «n'est plus une combinaison de sèmes fixés sur un Nom civil, et la biographie, la psychologie, le temps ne peuvent plus s'en emparer; c'est une configuration incivile, impersonnelle, achronique, de rapports symboliques» (Roland Barthes, *S/Z*, Paris 1970, 74). C'est dans ce sens que j'entends me servir du concept de *figuration*. Je remercie Margrit Tröhler d'avoir attiré mon attention sur la problématique imprécision du terme d'*incarnation*.
- 25 Sur les normes contraignantes garantissant l'égalité de l'aristocratie sénatoriale, cf. Dirk Barghop, *Forum der Angst. Eine historisch-anthropologische Studie zu Verhaltensmustern von Senatoren im Römischen Kaiserreich*, Frankfurt/M. 1994, 150–159, ainsi que Egon Flaig, «Politiserte Lebensführung und ästhetische Kultur. Eine semiotische Untersuchung am römischen Adel», *Historische Anthropologie* 1 (1993), 193–217, sur la question p. 197–199.
- 26 Cf. la réflexion sur la structure de la société romaine chez Friedrich Vittinghoff, «Soziale Struktur und politisches System der hohen römischen Kaiserzeit», *Historische Zeitschrift* 230 (1980), 31–55, et chez Rolf Rilinger, «Moderne und zeitgenössische Vorstellungen von der Gesellschaftsordnung der römischen Kaiserzeit», *Saeculum* 36 (1985), 299–325.
- 27 Sources et bibliographie sont indiquées chez Hölkeskamp, «Exempla», 324 s. et les notes 72 et 74; cf. également Hölscher, «Anfänge», 349 s. et Hölscher, «Geschichtsauffassung», 271.
- 28 Hölkeskamp, «Exempla», 308 et note 29 (renvoi aux passages de Cicéron et de Quintilien).
- 29 Je cite la définition qu'en donne Jean-Michel David, «*Maiorum exempla sequi*: L'*exemplum* dans les discours judiciaires de Cicéron», in *Rhétorique et Histoire. L'exemplum et le modèle de comportement dans le discours antique et médiéval. Table ronde organisée par l'École française de Rome (le 18 mai 1976)*, Rome (*Mélanges de l'EFR / Moyen Âge – Temps modernes* 92/1) 1980, 67–86 (cité dorénavant David, «*exemplum*»), 67. Cf. la présentation générale d'A. Lumpe, «*Exemplum*», in *Reallexikon für Antike und Christentum* t. VI, Stuttgart 1966, 1229–1257, sur l'Antiquité romaine 1235–1240.
- 30 Rhétorique à Herennius 4. 62: *exemplum [...] ante oculos ponit*.
- 31 Cicéron, *De Inventione* 1.49: *Exemplum est, quod rem auctoritate aut casu alicuius hominis aut negotii confirmat aut infirmat*.
- 32 Cicéron, *He action contre Verrès* 3.209: «*expectant ii qui audiunt exempla ex vetere memoria, ex monumentis ac litteris, plena dignitatis, plena antiquitatis; haec enim plurimum solent et auctoritatis habere ad probandum et iucunditatis ad audiendum.*» David développe

- ce double aspect de l'*exemplum*, cf. David, «*exemplum*», 68–71 pour les passages et la bibliographie.
- 33 Hölkeskamp, «*Exempla*», 310 s.; David, «*exemplum*», 72 s. propose de concevoir l'*exemplum* réduit à un nom comme un ensemble «d'unités sémantiques, des sortes de socio-sèmes, qui constituent le souvenir collectif d'un homme ou d'un événement» – une telle théorisation de l'*exemplum* comme sémème me paraît une approche utile qu'il serait cependant souhaitable d'approfondir par une approche générale, une sémiologie sociale (dont ce sémème *exemplum* serait un élément). Cette sémiologie sociale soulèverait notamment d'une part les problèmes de l'adaptation des concepts sémantiques développés pour une linguistique de la phrase à la sémantique d'une linguistique des textes, d'autre part les problèmes de l'adaptation de celle-ci à la sémiologie des pratiques sociales se composant nécessairement de relations verbales *et* extralinguistiques.
- 34 Sur cette question, cf. Karlheinz Stierle, «*Geschichte als Exemplum – Exemplum als Geschichte. Zur Pragmatik und Poetik narrativer Texte*», in Reinhart Koselleck, Wolf-Dieter Stempel (éd.), *Geschichte – Ereignis und Erzählung*, München 1973, 347–375, notamment p. 359 (première publication: «L'Histoire comme exemple, l'exemple comme histoire», *Poétique* 10 [1972], 176–198). La critique que formule Manfred Fuhrmann à l'encontre de la contribution de Stierle dans le même volume («Das Exemplum in der antiken Rhetorik», 449–452) part de cette prétendue distinction d'une rhétorique politique authentiquement romaine et d'une rhétorique littéraire hellénistique, un topos qui ne convainc pas plus aujourd'hui qu'au XIX^e siècle lors de son invention.
- 35 Tonio Hölscher, «*Mythen als Exempel der Geschichte*», in Fritz Graf (éd.), *Mythos in mythenloser Gesellschaft. Das Paradigma Roms*, Stuttgart («Colloquium Rauricum» t. 3) 1993, 67–87 (cité dorénavant Hölscher, «*Mythen*»).
- 36 Cf. Hölscher, «*Mythen*», 71 s. pour l'élaboration d'une couche de sens secondaires des mythes à Athènes, ainsi que p. 75 s. pour le même processus à Rome. Je résume par la suite la description du processus que Hölscher présente p. 72 s.
- 37 Hölscher, «*Mythen*», 85 s.
- 38 Jan Assmann, *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, Munich ²1997 (cité dorénavant J. Assmann, *Gedächtnis*), 76. Cette définition du mythe se distingue fondamentalement de celle proposée par Hölscher, «*Mythen*», 69, mais elle saisit en revanche ce que Hölscher désigne comme l'élaboration d'une couche de sens secondaires.
- 39 Cf. la bibliographie qu'indique Hölkeskamp, «*Exempla*», 301, note 2. La théorie de la mémoire collective se trouve présentée essentiellement dans les publications suivantes: Aleida Assmann, Jan Assmann, «*Schrift, Tradition und Kultur*», in Wolfgang Raible (éd.), *Zwischen Festtag und Alltag. Zehn Beiträge zum Thema «Mündlichkeit und Schriftlichkeit*», Tübingen 1988 (cité dorénavant A., J. Assmann, «*Schrift*»), 25–49; Aleida Assmann, «*Kultur als Lebenswelt und Monument*», in Aleida Assmann, Dietrich Harth (éd.), *Kultur als Lebenswelt und Monument*, Francfort 1991, 11–25 (cité dorénavant A. Assmann, «*Lebenswelt*»); Jan Assmann, «*Kollektives Gedächtnis und kulturelle Identität*», in Jan Assmann, Tonio Hölscher (éd.), *Kultur und Gedächtnis*, Francfort 1988, 9–19 (cité dorénavant J. Assmann, «*Identität*»), ainsi que dans le même volume Jan Assmann, «*Stein und Zeit. Das «monumentale» Gedächtnis der altägyptischen Kultur*», 87–114 (cité dorénavant J. Assmann, «*Stein*»); J. Assmann, *Gedächtnis*.
- 40 J. Assmann, «*Schrift*», 29.
- 41 J. Assmann, *Gedächtnis*, 48 s.
- 42 Cf. la présentation de la définition de la «mémoire culturelle» dans A., J. Assmann, «*Schrift*», 29–33, J. Assmann, *Gedächtnis*, 52–56, J. Assmann, «*Identität*», 12–16.
- 43 A. Assmann, «*Lebenswelt*», 12; cf. également la présentation concise de cette notion dans l'usage qu'en fait Husserl par Astrid Möller, «*«Die Gegenwart töten»*», in Hans-Joachim Gehrke, Astrid Möller (éd.), *Vergangenheit und Lebenswelt. Soziale Kommunikation, Tra-*

ditionsbildung und historisches Bewusstsein, Tübingen 1996, 1–7. Assmann constate que le terme est entré dans le langage quotidien, cette «carrière» du mot s'expliquant par le «vague suggestif» de sa définition – il est à craindre que *Lebenswelten* permettra aux historiens de perpétuer leur refus de définitions théoriques claires aussi longtemps que l'a fait la notion de *mentalités*; celle-ci fut en effet, pendant des décennies, le «chapeau» d'une grande diversité d'approches historiographiques jusqu'à ce que l'impossibilité de définir le terme fît qu'on l'abandonne.

- 44 Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris 1981, 30 et 38; en effet, la description de la «mémoire communicationnelle» comme «difformité» ou «arbitraire» par J. Assmann, «Identität», 10, ou l'association de la *Lebenswelt* avec «l'éphémère» ou la «trivialité» par A. Assmann, «Lebenswelt», 14, sont très proches des caractérisations saussuriennes de la *parole*.
- 45 Hölkeskamp, «Exempla». Il est vrai que parmi les objets de la recherche, l'auteur évoque les critères «déterminés socialement et par l'époque» selon lesquels se construit la «mémoire culturelle». Nous trouvons également chez Aleida et Jan Assmann la «reconstructivité» comme l'un des traits caractéristiques de cette «mémoire culturelle» (cf. A., J. Assmann, «Schrift», 30; J. Assmann, *Gedächtnis*, 40–42; J. Assmann, «Identität», 13). Mais pourtant, le concept de «mémoire culturelle» comme système paraît dominer leur recherche; ainsi, Hölkeskamp définit la «mémoire culturelle» romaine comme «eine wesentliche Quelle [...], aus der die in einer Gesellschaft gängigen und akzeptierten Muster der Wahrnehmung, Reflektion [sic!] und Deutung der gesamten Lebenswelt in einer beliebigen Gegenwart gespeist werden» (302), plus loin: «...Vorrat an Traditionen und Vorbildern, an historischem Wissen und geschichtlich gewordenen Gewissheiten» (303), ou encore: «Gerade aus der Allgemeingültigkeit der repräsentierten Ideale speist sich dann wesentlich die *fortdauernde Verbindlichkeit* und ungebrochene Relevanz historischer «exempla» in der Gegenwart und für alle Späteren: Die im Wortsinne exemplarisch umgesetzten Normen, Werte und Begriffe sind ja unwandelbar, sie sind von einer *überzeitlichen Gültigkeit* und insofern *metahistorisch*» (314; c'est moi qui souligne). La contradiction entre le principe de «reconstructivité» et une telle conception statique de la «mémoire culturelle» est évidente.
- 46 Cf. Hölscher, «Mythen», pss., Hölscher, «Anfänge», 350–357, Hölscher, «Geschichtsauffassung», 271–281, 315 s.; Marshall Sahlins, *Les îles dans l'histoire*, Paris 1989 (trad. de *Islands of History*, Chicago 1985); Gérard Lenclud, «Le monde selon Sahlins», *Gradhiva* 9 (1991), 49–62; je m'explique plus longuement sur la question dans Thomas Späth, «Texte et Tacite. Proposition d'un modèle du texte historiographique», *Storia della Storiografia* 26 (1994), 3–38, 16 s.
- 47 J. Assmann, *Gedächtnis*, 167–195 démontre que la société égyptienne fut déterminée par un tel modèle de «mémoire culturelle»; cf. également la liste de ses publications sur l'Égypte dans la bibliographie, p. 306 s., et notamment J. Assmann, «Stein».
- 48 Il y a, bien sûr, d'autres éléments qui correspondent tout à fait à la séparation entre une culture du quotidien et une autre du rituel sacré: les exemples sont nombreux de rituels ou d'énoncés sacrés – tels la formule du mariage *ubi tu Gaius, ego Gaia* (cf. Susan Treggiari, *Roman Marriage*, Oxford 1991, 26 s.) ou le rituel de consultation des *Livres Sibyllins* – dont le signifié particulier s'était perdu au fond des âges, ne persistant que comme signifiant à signifié cultuel préservé par les collèges des prêtres.
- 49 Cf. le commentaire d'O. Skutsch dans son édition d'Ennius: *The Annals of Ennius*, Oxford 1985; Daniela Feletti prépare une thèse (sous la direction d'Eckart Levèvre, à l'Université de Fribourg en Brisgau) sur les fragments des épopées postérieures et présente quelques aspects de ces «œuvres de commande» dans sa communication au colloque du groupe de recherche sur la «construction des grands hommes dans la Rome antique» du 8 novembre 1996.
- 50 Bloomer, *Rhetoric*, 3–8, 14–17.
- 51 A. Assmann, «Lebenswelt», 13.
- 52 *Enonciation* s'entend ici dans le sens élargi de production de signes, qu'ils soient visuels ou

linguistiques; il est évident que pour cette raison, les concepts de la théorie *linguistique* de l'énonciation doivent être adaptés à ce nouvel objet de recherche – comme cela s'est produit dans d'autres domaines, cf. par exemple (pour un champ qui ne concerne ni l'histoire ni les statues et tableaux, mais qui est un des paradigmes importants du visuel) Christian Metz, *L'énonciation impersonnelle ou le site du film*, Paris 1991. Le rapprochement entre une étude sur les «grands hommes» de l'Antiquité et la recherche en théorie du cinéma perd de son apparente incongruité si l'on prend en compte, par exemple, la réflexion sur le personnage qui montre d'étonnants parallèles par rapport aux représentations romaines: Nicole Brenez, dans un article intitulé «Frankly White. Actualités de l'abstraction dans la construction figurative», à paraître dans *iris* 24 (1997), écrit à propos du «dispositif du personnage au cinéma»: «[...] le personnage de cinéma vise rarement le singulier, ne relève pas de l'incomparable, au contraire: bien plus souvent il est une silhouette chargée de donner forme, provisoirement, à une valeur, une fonction, une idée, il est astreint au significatif là où la description du vivant tout au plus libère des signes et dérange nos croyances. A l'acteur la charge ou les résidus de la singularité, le personnage, lui, constituera un exemple, un cas, un emblème, un vecteur réclamant interprétation: littéralement, il est un faire-valoir.»

- 53 Compte rendu de Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris 1925, par Marc Bloch, «Mémoire collective, tradition et coutume», *Revue de Synthèse Historique* 40 (1925), 73–83, cité par Peter Burke, «Geschichte als soziales Gedächtnis», in Aleida Assmann, Dietrich Harth (éd.), *Mnemosyne. Formen und Funktionen der kulturellen Erinnerung*, Francfort 1991, 289–304 (cité dorénavant Burke, «Geschichte»), 290.
- 54 Burke, «Geschichte», 298, situe épistémologiquement le concept de «mémoire collective» en faisant remarquer que l'école sociologique durkheimienne appartient à l'époque de «l'invention de la tradition», c.-à-d. celle du nationalisme avec son impératif d'élaboration d'une cohésion communautaire sans conflit. Cependant, il serait faux de reprocher à Maurice Halbwachs d'ignorer les mémoires de groupes: dans son livre posthume *La mémoire collective*, Paris 1950, il y consacre tout le premier chapitre.
- 55 Cf. supra, note 39.
- 56 On ne peut retomber dans une conception du *sujet* d'avant la critique de l'anti-humanisme théorique – j'aborde ailleurs la définition de l'individu qui est à la base de mon argumentation et qu'exprime brièvement la phrase d'Althusser revue par Pêcheux et les théories discursives foucauldienne: «l'interdiscours interpelle l'individu en sujet»; cf. Späth, *Männlichkeit*, 291 s. et note 73.
- 57 James Fentress et Chris Wickham, *Social Memory*, Oxford & Cambridge (Mass.) 1992 (cité dorénavant Fentress, Wickham, *Memory*), 1–86.
- 58 Fentress, Wickham, *Memory*, 73; ils empruntent la notion de mémoire comme «effort after meaning» au psychologue Frederick Bartlett, cf. 32–36.
- 59 Fentress, Wickham, *Memory*, 50.
- 60 Fentress, Wickham, *Memory*, 73.
- 61 Cf. Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes? Essai sur l'imagination constituante*, Paris 1983, ouvrage fondamental pour la question de la pluralité des modalités de croyances – ou plus précisément des modalités de vérités.
- 62 Cf. J. Assmann, *Gedächtnis*, 42 s. Halbwachs oppose une recherche sur la «mémoire collective» à une recherche historique dont la définition porte la marque de ce temps où les manuels proclamaient encore la foi inébranlée dans le positivisme d'une histoire «objective» – contre laquelle le sociologue pouvait facilement s'ériger, ce qui explique qu'il n'était pas particulièrement intéressé par d'autres approches de l'historiographie qui pourtant se formaient à la même époque.
- 63 Il va de soi que ces hypothèses ne prétendent constituer que des directions de recherche; elles indiquent des tendances et devront être précisées par rapport aux différentes époques.
- 64 Hölscher, «Geschichtsauffassung», 313.
- 65 Cf. Hölscher, «Geschichtsauffassung», 314–321. Cf. également Timpe, «Memoria», 294, qui

explique que l'historiographie romaine est déterminée par deux concepts: «Schatzhaus der Erinnerung an die Vergangenheit der politischen Gemeinschaft [...] zu sein und Gleichsetzung der erinnerungswürdigen Vergangenheit mit dem Gedächtnis an Taten (*res gestae*)». Il serait intéressant d'étudier cette spécificité romaine de la perception de l'histoire sous l'aspect de la «société froide» développé, à la suite de Lévi-Strauss, par J. Assmann, *Gedächtnis*, 66–86.

- 66 Hölkeskamp, «Exempla», 314; sur la formation de la *mos maiorum* cf. 316–320.
- 67 Hölcher, «Geschichtsauffassung», 272 s., et Hölkeskamp, «Exempla», 327 s. considèrent l'usage de ces représentations à des fins personnelles vers la fin du IIe siècle comme une dissolution de la cohérence de l'aristocratie romaine basée sur un système de valeurs partagées. Cependant, l'usage personnel des différentes formes de la représentation ne date pas seulement de cette époque, et le système ne changea pas: la référence à la *mos maiorum* resta la même pour tous, et cela encore au temps de l'empire. Les raisons de l'éclatement de la cohérence de l'égalité aristocratique ne peuvent donc trouver leur explication uniquement dans la représentation, mais dans les rapports réciproques entre celle-ci et le pouvoir politique et militaire d'aristocrates particuliers.
- 68 Pline (*naturalis historiae* 34.22–31) mentionne quelques statues de femmes érigées à Rome et l'opposition de Caton à cette coutume dans les provinces; en ce qui concerne les *exempla*, une brève analyse, ne serait-ce que de l'index de Valère-Maxime, suffit à démontrer leur présence très minoritaire – encore faut-il tenir compte du fait que dans la plupart des cas, leur présence dans le texte se fonde dans un rapport au «grand homme» dont parle l'*exemplum*. L'historiographie connaît également de «grandes femmes» toutefois très peu nombreuses comparées à la masse écrasante des chefs militaires et hommes politiques dont les figures exemplaires peuplent les lignes de Tite-Live; cf. la thèse de Gert Schmitt, *Frauen-szenen bei Titus Livius*, Göttingen (typoscript) 1951; Bärbel von Hesberg-Tonn, *CONIUNX CARISSIMA. Untersuchungen zum Normcharakter im Erscheinungsbild der römischen Frau*, Stuttgart 1983, chapitre IV: «Zum Frauenbild in römischen Prosawerken», 61–105; Judith P. Hallett, «Women as same and other in classical roman elite», *Helios* 16 (1989), 59–78; Tom Hillard, «Republican politics, women, and the evidence», *Helios* 16 (1989), 165–182; Leonhard Burckhardt, Jürgen von Ungern-Sternberg, «Comelia, Mutter der Gracchen», in Maria H. Dettenhofer, *Reine Männersache? Frauen in Männerdomänen der antiken Welt*, Cologne 1994, 97–132; cf. également les indications bibliographiques recensées sous les numéros 2, 174, 175, 311, 350, 1756, 2617, 2679, 2980 dans la bibliographie d'Anne-Marie Vérilhac et al., *La femme dans le monde méditerranéen II: La femme grecque et romaine. Bibliographie*, Lyon 1990.
- 69 Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, t. 3: *Le souci de soi*, Paris 1984, Judith P. Hallett, *Fathers and Daughters in Roman Society: Women and the Elite Family*, Princeton 1984, Eckhard Meyer-Zwiffelhofer, *Im Zeichen des Phallus. Die Ordnung des Geschlechtslebens im antiken Rom*, Francfort & New York 1995, Aline Rousselle, *Porneia – de la maîtrise du corps à la privation sensorielle, IIe-IVe siècles de l'ère chrétienne*, Paris 1983, Yan Thomas, «*Vitae necisque potestas. Le père, la cité, la mort*», in *Du châtement dans la cité*, Paris & Rome (Coll. de l'École Française de Rome 79) 1984, 499–548, Yan Thomas, «A Rome, pères citoyens et cité de pères (IIe s. av. J.-C. – IIe s. ap. J.-C.)», in André Burguière et al. (éd.), *Histoire de la famille*, t. 1: *Mondes lointains, Mondes anciens*, Paris 1986, 195–229, Yan Thomas, «La division des sexes en droit romain», in Pauline Schmitt Pantel (éd.), *Histoire des femmes en Occident*, t. 1: *L'Antiquité*, Paris 1991, 103–156, Späth, *Männlichkeit – j'y résume les résultats de l'analyse du masculin* 305–329.
- 70 Je remercie vivement Marianne Coudry, Margrit Tröhler et Jürgen von Ungern-Sternberg qui ont été les premiers lecteurs de ce texte et ont apporté des critiques et suggestions précieuses, et Anne Goliot-Lété pour sa relecture et son fin savoir-dire. Cet article est écrit dans le cadre du projet de recherche du Fonds National Suisse pour la Recherche Scientifique sur «la personnalité dans la pensée de l'Antiquité».

ZUSAMMENFASSUNG

WORTE UND BILDER. DIE «GROSSEN MÄNNER» IM ALTEN ROM

«Grosse Männer» prägten nicht nur das Bild der römischen Antike, das seit dem 16. Jh. in der europäischen Literatur, Philosophie, Geschichtsschreibung und Philologie entworfen wurde. Im antiken Rom selbst gehörten die «grossen Männer» zum Alltag. Sie hatten seit Ende des 4. vorchristlichen Jahrhunderts eine unumgängliche bildliche und narrative Präsenz: auf den Strassen und Plätzen der Stadt in Form von Statuen und Bildern, in den politischen und Gerichtsreden als Anekdoten, auf die kaum ein Redner verzichtete. Allerdings trat in all diesen Darstellungen das Individuelle der «grossen Männer» bis zur Unkenntlichkeit zurück hinter die Konstruktion einer Figur, welche eine der Tugenden des gesellschaftlichen Wertekanons ideal verkörperte. Die Analyse dieses Figurationsprozesses zeigt die «grossen Männer» als Element der «Mythifizierung der Gegenwart» (Hölscher), welche der römischen Gesellschaft zur normativen und formativen Orientierung diente. Als Instrument zur Untersuchung der sozialen und kulturellen Bedeutung dieser Figuren bietet sich das Konzept des *sozialen Gedächtnisses* an, das auf der Grundlage des – allzu strukturalistisch geprägten – Begriffs des «kulturellen Gedächtnisses» (Halbwachs, Aleida und Jan Assmann) entwickelt wird. Die Untersuchung der «grossen Männer» erfasst auf diese Weise die diskursiven Bedingungen römischer Männlichkeit und damit ein zentrales Element der gesellschaftlichen Definition der Geschlechter.

(Übersetzung: Thomas Späth)